

# LE DEVOIR

31 mars 2011

Nabila Ben Youssef au Théâtre Saint-Denis

## La géopolitique par le rire

FABIEN DEGLISE

Les voyages forment la jeunesse et ils peuvent aussi forger l'humour. Après avoir «*traversé les déserts pour affronter les hivers*» — c'est elle qui le dit —, Nabila Ben Youssef en a fait la démonstration hier soir sur les planches du Théâtre Saint-Denis à Montréal à l'occasion de la première de son nouveau spectacle. Un spectacle placé sous le signe de la liberté et de la lutte aux préjugés. En gros.

Dans cette géopolitique par le rire, un brin didactique par moment, l'humoriste d'origine tunisienne trouve rapidement ses marques dans cette succession d'anecdotes personnelles qui s'enracinent parfois dans l'actualité. Il y est question de sa Tunisie natale libérée du joug d'un Ben Ali dictateur, mais aussi de la Libye qui, avec étonnement pour la comique, s'est finalement soulevée contre le «*colonel botoxé*». Étonnement, car les Libyens, souligne-t-elle, ce sont les Newfies des Tunisiens.

Au milieu d'un décor sobre, Nabila Ben Youssef se promène entre le ici maintenant et l'ailleurs d'une autre époque, avec toujours en trame de fond, une pointe d'espièglerie qui cherche à décocher les idées reçues, les vérités faciles et la démagogie, surtout quand elle puise dans l'obscurantisme. Il est rare de voir une arabe sur

scène, annonce-t-elle en guise d'introduction : «*D'habitude, on les voit au Téléjournal*».

Puis, elle attaque, déplorant qu'avec les moyens de communication d'aujourd'hui, le Québécois de base ait encore aujourd'hui, quand on parle de musulman, l'image d'un barbu fanatique en sandales tirant en l'air avec son fusil. «*85 % des musulmans dans le monde sont asiatiques*», dit-elle avant de faire l'apologie d'un Québec ouvert et fort en flattant la délicate question des accommodements raisonnables dans le sens de la laïcité. L'ouverture à la fermeture, c'est pas pour elle, prévient l'humoriste.

Critique, mais pas amère, incisive mais pas trop, démagog et grivoise par moment, Nabila Ben Youssef fait ici le pari, avec un texte alimenté par une belle brochette d'auteurs, dont Sylvain Larocque et Fred Savard, d'un humour consensuel à saveur ethnique qui cherche à rire du «*nous*» autant en grattant dans ses replis qu'en l'exposant à sa propre diversité. Un exercice maîtrisé, même si hier soir la nervosité d'une première altérait parfois la dynamique de la proposition.

Au milieu du spectacle, l'humoriste le dit : «*Lapidéz-moi si je me trompe!*» Après livraison de son spectacle, baptisé Drôlement libre, le risque du tir de pierre est forcément écarté.

*Le Devoir*